

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Joël Des Rosiers, François Hébert et Nathalie Watteyne,
Sandrina Joseph**

Claudine Potvin

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

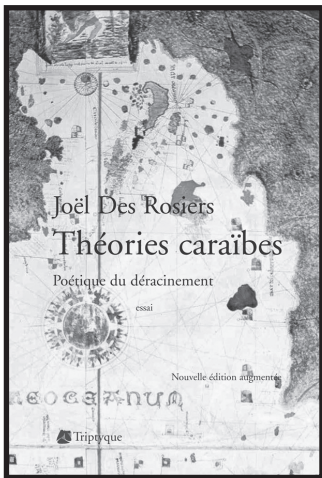
Potvin, C. (2010). Compte rendu de [Joël Des Rosiers, François Hébert et Nathalie Watteyne, Sandrina Joseph]. *Lettres québécoises*, (137), 49-50.

☆☆☆☆ 1/2

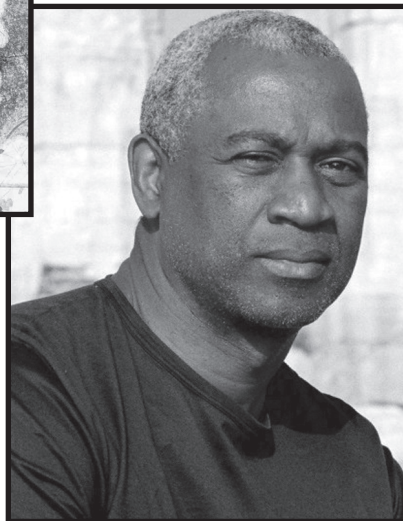
Joël Des Rosiers, *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque, 2009, 230 p., 25 \$.

À la lumière des Caraïbes

L'écriture du déracinement ou de l'arrachement à l'origine suppose un retour sur soi et sur l'inconscient collectif. Incrire le texte dans la terre étrangère situe l'auteur dans une dynamique de l'ici et de l'ailleurs.



Poète, romancier, essayiste, Joël Des Rosiers a publié chez Triptyque une dizaine d'ouvrages pour lesquels il a remporté de nombreux prix littéraires. Pour tous ceux et celles qui n'auraient pas lu *Théories caraïbes* lors de sa première parution en 1997, la lecture de cette nouvelle édition



JOËL DES ROSIERS

augmentée de deux chapitres (sur Marie NDiaye et la littérature postplantationnaire ainsi que des éloges et considérations littéraires) et d'une préface leur permettra de se familiariser avec l'univers des identités et des cultures migratoires et de reprendre contact avec un écrivain ancré au cœur de son île haïtienne et de son enclave québécoise. Dans sa préface, Des Rosiers fait référence à ce qu'il nomme des fêtes de la migration qui, « devenues spécifiquement modernes, appellent un déploiement d'images » que l'auteur tente « de décrire pour mieux rendre compte de leurs significations profondes, non seulement symboliques mais aussi éthiques, affectives, esthétiques » (p. 17).

DE L'ÎLE FLOTTANTE À L'HIVER DE GLACE

Théories caraïbes s'inscrit dans la lignée des Émile Ollivier, Aimé Césaire, Édouard Glissant, Derek Walcott, Gérard Étienne, Neil Bissoondath, V.S. Naipaul, Max Dorsinville, et de nombreux poètes et romanciers français, latino-américains et autres. Des Rosiers remarque : « J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysses. » (p. 15) C'est dans l'abysses de la langue, de la littérature, de l'insularité, du réalisme

merveilleux, du discours médical, de l'étrangeté et de la mémoire des lieux que plonge l'écrivain qui repense l'écriture comme une science. Dans un très beau chapitre (« Mourir est beau. La pulsion de mort dans l'inconscient collectif haïtien »), on retrouve une réflexion sur le couple maître/esclave, le vaudou, le pulsionnel et l'historique. Ailleurs, (« Gouverneurs de l'hiver. Marronnage et littérature postnationale »), Joël Des Rosiers s'intéresse aux écrivains nés en Haïti et vivant au Québec et au Canada, et par ricochet au nationalisme, aux populations amérindiennes car « [c] haque écrivain, aux prises avec sa propre mythologie, œuvre pour forger des espaces postnationaux au sein du mouvement général des peuples. Espaces que j'appellerais métasporiques : méta-sporiques au lieu de diasporiques : à partir des contradictions liées à l'origine, au sexe et à la différence » (p. 159). Finalement, quatre chapitres constituent des dialogues dont la pertinence est aussi grande aujourd'hui que lors de la première parution du livre. Selon Des Rosiers, « [l]'actualité de cette réédition doit être recherchée dans le caractère nécessaire de l'inventivité poétique plutôt que dans la déperdition (exil, errance, nostalgies diverses) afin de circonvier les ultimes ruses de leur sacralisation » (p. 17). Poétique, érudit, inventif, d'une langue riche et d'un imaginaire savoureux, *Théories caraïbes* se lit avec beaucoup de bonheur.

☆☆☆☆

François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, coll. « Convergences », 2009, 215 p., 24,95 \$.

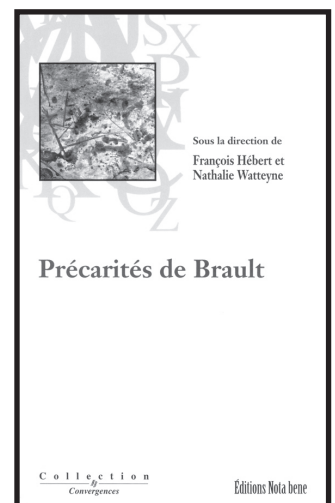
Hommage au poète

Un hommage permet de relire une œuvre et de parcourir à nouveau le chemin des mots qui nous ont jadis séduits. Un hommage remet toute une génération d'amis, de collègues et de fidèles sur la piste de la mémoire des mots.

La publication de *Précarités de Brault* fait suite à un colloque qui a eu lieu à l'Université de Sherbrooke en avril 2006, alors que des chercheurs travaillant dans des champs divers ont voulu se pencher sur l'ensemble de la production de Brault. François Hébert et Nathalie Watteyne ont réuni dans cet ouvrage quatorze articles autour de quatre volets sémantiques et formels, soit la « langue » du poète, les « affinités » et les « balises » du moi et de l'autre, enfin l'écrivain en tant qu'« artisan ».

PAROLE ET LANGUE

Dans un premier temps, on lira un bref article de Jean-Michel Maulpoix axé sur la parole de Jacques Brault, la « tenue de langue » et les traces d'une vie éclatée au cœur de la poésie. Nathalie Watteyne nous entretient d'un certain romantisme « qui ne serait ni un débordement ni une effusion du cœur, non plus d'ailleurs qu'une réaction contre l'académisme ou un attachement superficiel aux formes du passé » (p. 22). Paradoxe, énigme, l'écriture se donne alors comme mesure, désinvolture et engagement. À partir d'une réflexion de Brault sur la langue de



son vécu, Karim Larose interroge la parole et tout particulièrement la soi-disant « pauvreté » volontaire de la langue chez Brault ainsi que le langage de l'espace urbain (la rue, la ruelle, l'enfance), étrangement à travers la communication que permet



FRANÇOIS HÉBERT

le silence. En quatrième lieu, E.D. Blodgett travaille la notion de transfert et de non-traduction, chère à Brault, entre le texte de départ et le texte d'arrivée pour que se produise le passage vers l'autre écriture.

LE TEMPS DE LA LECTURE

C'est bien d'affinités, celles d'une année agitée, 1965, année de la parution de *Mémoire*, premier grand livre de Jacques Brault, qu'il est question dans le texte de Gilles Marcotte. Période de lutte, de transformation, temps de rupture et de renouveau littéraires, temps de révolte et de changement, l'espoir d'un salut pour ne pas dire d'une rédemption. En situant l'auteur à cette époque, Marcotte situe le texte dans son contexte, obligeant les lecteurs à se souvenir du quand et comment certains textes se sont écrits. Marie-Andrée Lamontagne atteint partiellement le même but en installant Brault comme lecteur. Il s'agit ici « d'essayer de comprendre comment peut lire un homme en qui s'entremêlent le poète, l'écrivain de la maturité, le critique, le professeur à l'université, l'enfant et le jeune homme, dans un concert de voix et d'affects heureusement inextricables » (p. 70), ou encore de préciser le rapport de l'écrivain aux mots des autres. Mario Dufour, quant à lui, s'attarde au roman *Agonie*, à sa qualité esthétique, à sa richesse poétique et d'interprétation, alors que Thierry Bissonnette revient sur la dimension romantique mais en termes de stratégies et de ruses du poète romantique.

LE POÈTE SILENCIEUX, L'ARTISTE ET L'ARTISAN

Dans la troisième partie du livre, Robert Melançon nous invite à revoir la notion de « murmure » soulignant avec justesse qu'« un poème de Brault ne se déclame pas ; il se dit à voix basse, au bord du silence. Il naît du silence et il y retourne aussitôt, coupant court, avec une façon à la fois résolue et discrète de tordre le cou à l'éloquence » (p. 117). Selon Melançon, la pudeur, la solitude, la réserve, la simplicité font de Brault un poète à la mesure du geste. Les études de François Hébert et de Mélanie Beauchemin représentent une dimension nouvelle de l'ouvrage. Le premier nous présente l'artiste et souligne l'humour qui se dégage des peintures et des dessins réalisés au cours des années. Beauchemin relit la relation entre homme et femme dans *Agonie* et repense le sujet et la figure féminine chez Brault. En dernier lieu, le regard critique de Denis Smith offre une analyse de *Il n'y a plus de chemin*, basée sur le processus du travail scripturaire de Brault dans lequel l'impersonnel côtoie l'affectif, le dire loge aux côtés de l'effacement, pendant que le « personne » du titre de l'article renvoie à une « mémoire du corps ». L'artisan, ce sera pour Jean-Pierre Issenhuth les retrouvailles d'un poème que le critique se plaît à relire et à décortiquer. Ce sera également chez Jacinthe Martel l'examen d'archives de recueils (*Au petit matin* et *Au fond du jardin*) qui permettront d'élaborer des hypothèses de pratiques d'écriture. En conclusion, soulignons que cette collection qui présente des points de vue divers sur le poète et l'œuvre intéressera non seulement les lecteurs de Brault mais tous les amoureux de poésie.

☆☆☆ 1/2

Sandrina Joseph, *Objets de mépris, sujets de langage*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et Littérature », 2009, 222 p., 25 \$.

Le mépris n'aura qu'un temps

La parole des femmes a longtemps fait l'objet de ridicule, de mépris ou de rejet. Repenser cette parole en termes d'injure et d'affirmation revient à la placer au cœur des revendications féministes.

Dans son introduction sous-titrée « Injurier pour faire taire », Sandrina Joseph affirme que « la parole, quelle qu'elle soit, appelle, interpelle, apostrophe l'autre. Parler, ce n'est jamais que se situer dans le monde, réclamer sa part du territoire dans une communauté déjà grouillante de locuteurs, dire *je* pour faire advenir au langage — et au monde — un *tu* qui fait de nous, par sa seule présence, quelqu'un » (p. 11). Dans ce contexte, parler suppose affirmer le lieu de l'être, le fait d'être, car si « *je* parle, *je* s'impose ».

L'INJURE AU FÉMININ

C'est à travers l'injure que l'auteure de *Objets de mépris, sujets de langage* étudie les marques de langage chez quatre écrivaines dont deux de nationalité française et deux Québécoises, donc deux cultures, deux langues. Sandrina Joseph a retenu pour son corpus Violette Leduc et Annie Ernaux d'une part, et France Théoret et Suzanne Jacob de l'autre. Comme Joseph le remarque, l'injure sert à construire l'identitaire et la subjectivité de la femme dans ces écrits. Cet ouvrage examine « l'injure comme mode d'usurpation langagière au féminin. Il faut dire qu'à lui seul le mot *injure* provoque une ribambelle d'éclats : la honte, la colère, le regret, l'accablement, si ce n'est la délectation » (p. 13).

De plus, selon l'auteure, c'est précisément le statut de l'injure dans le langage qui justifie une telle étude développée en fonction des travaux de théoriciennes féministes, soit Shoshana Felman, Judith Butler, Mary Louise Pratt, Sidonie Smith, Catherine Kerbrat-Orecchioni, Sara Mills, Marina Yaguello, Barbara Havercroft, Rosi Braidotti, entre autres, dont Sandrina Joseph s'inspire grandement. Au départ, il s'agit de mettre en place ce qu'on nomme ici l'injure performative, concept qui soutient l'analyse des romans étudiés, soit la citation et l'auto-injure chez Violette Leduc (mode de rupture menant à la venue à l'écriture), langage injurieux hybride d'Annie Ernaux (la brisure du silence social), l'obscénité récupérée par France Théoret, la marginalisation de la femme chez Suzanne Jacob. Précisons que l'originalité de cette étude réside précisément dans la (re) formulation de l'injure comme mode performatif narratif. Néanmoins, bien que *Objets de mépris, sujets de langage* constitue une étude rigoureuse et intelligente, un peu trop scolaire peut-être, il faut dire que sur le plan de la perspective féministe, l'ouvrage ne contribue guère au renouvellement des idées dans le domaine.

